

rapprochements entre textes d'époques différentes et à faire apparaître les convergences de sens. Cette poétique du mythe aligne en effet sans hiérarchie tous les faits mythiques et met ainsi en évidence les similitudes, compare les différentes versions d'un mythe (par exemple, pour « Farine et craie », au chapitre 1) et en fait un tissu compréhensible et cohérent. Certes, on a parfois l'impression d'une sollicitation un peu excessive des textes et beaucoup d'hypothèses, séduisantes, sont indémonstrables (par exemple, p. 45, quand les auteurs pensent que l'image des abeilles naissant des entrailles d'un bovin sacrifié, au livre IV des *Géorgiques* est une métaphore bien calculée, qui annonce la fondation de Byrsa au livre I de l'*Énéide*, qui le suit immédiatement). Et il reste tout aussi délicat de dire comment les Anciens percevaient vraiment le mythe, et si tous ces sens, si habilement révélés par les auteurs, leur étaient encore connus. Dédiées à Marcel Detienne, ces études très stimulantes ouvrent des pistes riches d'informations, où chaque spécialiste de mythologie trouvera de quoi nourrir sa réflexion.

Isabelle TASSIGNON

Stéphanie PAUL, *Cultes et sanctuaires de l'île de Cos*. Liège, Presses universitaires de Liège, 2013. 1 vol. 442 p., 12 fig. n/b, 2 cartes (KERNOS, SUPPLÉMENT 28). Prix : 40 €. ISBN 978-2-8756-2029-3.

Stéphanie Paul publie une monographie issue de sa thèse de doctorat soutenue en 2011 et consacrée aux cultes de l'île de Cos à l'époque hellénistique. L'ouvrage, appuyé sur une abondante bibliographie, offre une synthèse très complète sur la vie religieuse de l'île après le synécisme de 366 qui voit l'unification des communautés de l'île en une seule cité (p. 19). L'étude peut s'appuyer sur des sources normatives exceptionnellement riches : les nombreuses inscriptions portant sur des règlements religieux et ventes de prêtrises permettent de dresser un tableau assez précis de l'organisation de certains cultes. La documentation épigraphique, soigneusement citée et traduite, est ainsi placée au cœur de l'ouvrage. Les nombreuses publications de nouveaux textes rendaient nécessaires une actualisation et une révision des analyses de S. Sherwin-White, auteur de la dernière grande synthèse sur la question (1978). Si la première partie peut paraître trop purement descriptive, en ce qu'elle établit la liste des cultes attestés à Cos à l'époque hellénistique, elle constitue un socle indispensable aux analyses des deuxième et troisième parties. Elle montre en outre déjà que de nombreux cultes traditionnellement considérés comme des cultes archaïques restaurés à l'époque romaine sont bien attestés à l'époque hellénistique, comme par exemple Héra Argeia Heleia Basileia (p. 59-60). Elle présente également des hypothèses convaincantes sur le contexte de développement de certaines divinités : ainsi, le culte d'Homonoia, quoique probablement instauré en contexte de résolution de crise, est pratiqué régulièrement et non uniquement de manière ponctuelle en cas de tension dans la communauté politique (p. 150). L'approche géographique adoptée dans un deuxième temps permet de mettre en lumière les lieux centraux de la vie religieuse de Cos, en commençant par le plus célèbre d'entre eux, l'Asclépiéion. En l'absence de nouveaux documents décisifs, l'origine du culte d'Asclépios ne peut être déterminée avec certitude (p. 175). Il est en revanche certain que l'Asclépiéion, qui occupe une place de plus en plus centrale au cours du temps dans l'image que la cité renvoie à

l'extérieur, se développe quelques décennies après le synécisme de 366, et qu'il comprend un panthéon « familial » : Apollon bien sûr, mais aussi Épionè, Hygie, et les fils d'Asclépios Machaon et Podaleiros (p. 183). St. Paul s'intéresse ensuite aux cultes des dèmes, en commençant par ceux de Halasarna et Isthmos, sans négliger les dèmes moins documentés. Ce sont, à mon sens, les chapitres les plus remarquables de l'ouvrage, car ils rendent compte, avec toute la prudence nécessaire, de la richesse et de la diversité des cultes de dèmes et dressent un tableau concret de l'imbrication de ces cultes dans la vie civique – cf. notamment l'analyse du calendrier des sacrifices d'Halasarna (*IG XII 4*, 358). Des configurations originales apparaissent ainsi dans les dèmes, comme par exemple la triade Asclépios-Hygie-Homonoia à Isthmos, l'association d'Héraclès à Apollon à Halasarna ou encore l'usage de l'épiclèse Sminthios pour Dionysos à Phyxa (p. 241). Enfin, la troisième partie, intitulée « interpréter le polythéisme », est consacrée à la synthèse des éléments précédemment présentés et s'organise autour de deux grandes questions : les configurations panthéoniques d'abord, les questions sacrificielles ensuite. Malgré les critiques dont cette méthode a fait l'objet, l'auteur se réclame de l'héritage des grands fondateurs de l'analyse des panthéons en termes de champs d'action / mode d'action et s'appuie sur les notions théoriques élaborées par J.-P. Vernant, G. Dumézil et M. Detienne. Elle souligne avec une prudence bienvenue la difficulté de trouver dans ce cadre théorique une place pour Apollon (p. 263). Mais l'ensemble de l'analyse, constamment appuyée sur une analyse serrée des sources et sur des comparaisons avec d'autres cités, montre l'efficacité de ce cadre de réflexion. Ainsi, la place centrale de Zeus Polieus, entouré de divinités féminines au premier rang desquelles figure bien entendu Athéna Polias, doit être reliée au synécisme et s'explique avant tout par son caractère fédérateur. Sans lister ici toutes les configurations panthéoniques évoquées par St. Paul, soulignons la finesse des réflexions relatives aux notions de divinité tutélaire et de divinité poliade. Si, à l'époque romaine, Asclépios apparaît comme le dieu principal et tutélaire de l'île, c'est bien Zeus qui joue ce rôle à l'époque hellénistique. Cela constitue une originalité, car la plupart du temps, c'est Athéna Polias qui, dans le couple père / fille, est en position centrale comme divinité tutélaire. À Cos, autour de Zeus Polieus et du couple Zeus Polieus / Athéna Polias, gravitent de nombreux autres couples divins, tels que Zeus Alseios / Athéna Alseia ou encore Zeus Machaneus / Athéna Machanis (p. 320-321). En conclusion de son analyse des configurations panthéoniques, St. Paul conclut de façon très convaincante qu'aucun des champs d'action distingués « ne peut être complètement dissocié » du champ politique (p. 325) : « chacun relève toujours, de près ou de loin, de la cité » – qu'il s'agisse du gymnase, du domaine matrimonial ou de la navigation. Elle insiste également sur le caractère dynamique, évolutif et interactionnel de ces configurations : ainsi, Asclépios ne s'impose qu'à l'époque romaine comme divinité centrale, et surtout en raison de son rayonnement extérieur. Enfin, la question des sacrifices fait l'objet d'un dernier long chapitre dans lequel les analyses de détail de certains documents fondamentaux permettent de nuancer et d'enrichir les visions trop générales et abstraites de la pratique sacrificielle. Par exemple, dans le contexte de Cos, le sacrifice de bêtes pleines ne peut s'expliquer par un caractère « chtonien » – notion sur laquelle l'auteur émet en outre des réserves : il intervient dans des cultes politiques et non agraires. En conclusion, St. Paul insiste sur la nécessité de prendre en compte à la fois le destinataire du sacrifice et la logique

rituelle : le profil de la divinité ne peut être négligé au profit d'une analyse reposant sur l'action rituelle isolée de son contexte. L'approche thématique des sacrifices, fréquente dans l'historiographie, risque de détacher les pratiques du contexte politique et historique et de créer des catégories générales peu opérantes. Dans sa conclusion générale, St. Paul montre ainsi que c'est la cité qui est au centre de cette organisation religieuse et que rien dans la documentation épigraphique en particulier ne permet de parler de déclin de la religion civique à l'époque hellénistique ou d'individualisation de la pratique religieuse. Le modèle de la « *polis religion* », tel qu'il a été exposé de façon synthétique par C. Sourvinou-Inwood, fonctionne parfaitement pour cette période. Si les sources essentiellement normatives et publiques ne peuvent par définition nous renseigner sur la religion privée, elles constituent une preuve irréfutable de la vitalité et du dynamisme de la vie religieuse publique de la cité de Cos. Cet ouvrage a ainsi le grand mérite d'offrir une étude de cas complète et concrète sur la vie religieuse d'époque hellénistique, trop longtemps analysée sous l'angle de la crise et du déclin.

Gabrielle FRIJA

Corinne BONNET, *Les enfants de Cadmos. Le paysage religieux de la Phénicie hellénistique*. Paris, De Boccard, 2015. 1 vol. 608 p., ill. coul. (DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE, 63). Prix : 139 € (relié). ISBN 978-2-7018-0382-1.

Si la Phénicie hellénistique donne régulièrement lieu à de nombreuses publications sous forme de monographies ou d'articles, elle n'avait jusqu'alors guère fait l'objet, dans la bibliographie française, d'une étude générale visant à en retracer l'histoire et les évolutions depuis la conquête d'Alexandre jusqu'au tournant de l'ère chrétienne. C'est la tâche que s'est assignée Corinne Bonnet dans son ouvrage intitulé joliment *Les enfants de Cadmos*. Ce titre, hommage à Nicole Loraux, est précisé par un sous-titre, *Le paysage religieux de la Phénicie hellénistique*, la notion de paysage religieux étant cette fois empruntée à John Scheid et à François de Polignac. Après un détour par le Mexique et le Canada et la manière dont les conquérants de ces territoires ont inscrit leur domination dans le paysage même – ce qui, rappelons-le, a été fort bien montré depuis longtemps en ce qui concerne la Syrie et la Phénicie antiques après la conquête d'Alexandre – C. Bonnet revient à son sujet d'étude et se propose de remettre en cause l'idée que « l'irruption d'Alexandre et la mise sous tutelle grecque pendant plusieurs siècles marquent [...], comme on le lit souvent, la fin de la culture phénicienne ». Là encore, on se permettra de constater que de nombreux travaux, entre autres ceux de Françoise Briquel-Chatonnet sur le bilinguisme et sur les dernières attestations de la langue phénicienne, ou encore le réexamen de l'évolution institutionnelle des cités phéniciennes, ont déjà remis en cause depuis une bonne vingtaine d'années cette théorie d'une rupture brutale introduite par la conquête. À l'issue de cette longue introduction programmatique, le livre se divise en quatre parties d'inégale longueur. La première, assez courte, est consacrée à « la colonisation de l'imaginaire » et démontre que les Phéniciens, à travers les sources grecques, se situent du côté de l'étrangeté radicale et de la barbarie, ces sources, en particulier les récits du siège de Tyr, tendant à proposer une vision « colonialiste » de l'intervention d'Alexandre, passage de la barbarie à la civilisation. La deuxième partie de l'ouvrage,